

Extrait de l'American Conservative

L'American Conservative Institute est une organisation à but non lucratif et non partisane, régie par l'article 501(c)(3) du code fiscal américain, basée à Washington, D.C.

Le canular de King Hochschild

Un livre absurdement trompeur sur la production de caoutchouc au Congo, qu'il vaudrait mieux qualifier de fiction historique.



Publié dans le numéro de mai/juin 2023

(Photo de Jonathan Raa/NurPhoto via Getty Images)

Bruce Gilley

17 avril 2023, 00 h 00

Depuis 25 ans, l'idée que l'Occident se fait du Congo est étroitement liée au livre King Leopold's Ghost (Le fantôme du roi Léopold), publié en 1998 par le journaliste américain Adam Hochschild. Ce livre est largement utilisé dans les lycées et les universités, et figure régulièrement en tête des listes de best-sellers sur l'histoire coloniale, africaine et occidentale. Hochschild est devenu une sorte de roi du Congo, ou du moins de son histoire. Le livre est systématiquement cité par des universitaires réputés dans leurs notes de bas de page lorsqu'ils souhaitent affirmer qu'il est « bien connu » et « incontestable » que des hommes sinistres en Europe ont semé le chaos en Afrique il y a plus d'un siècle. Toute discussion sur le Congo, ou plus généralement sur le colonialisme européen, commence invariablement par la question : « Avez-vous lu Le fantôme du roi Léopold ? »

Je l'ai lu. Et je peux affirmer qu'il s'agit d'un vaste canular, truffé de distorsions et d'erreurs nombreuses et graves, dont je détaillerai quelques-unes dans ce court essai. Certains pourraient considérer « le canular du roi Hochschild », comme nous pourrions l'appeler, comme une fable valorisante pour les Africains modernes au détriment de l'homme blanc. Mais ses effets néfastes sur l'Afrique, et sur le Congo en particulier, font que c'est plutôt le contraire qui est vrai. C'est un coup de chicotte (fouet à hippopotames) cruel et négligent sur le dos de tous les Africains noirs, une pornographie narcissique de la culpabilité pour les libéraux blancs aux dépens des Africains. L'avocat congolais Marcel Yabili le qualifie de « plus grande falsification de l'histoire moderne », une sorte de compliment, je suppose.

Le livre de Hochschild retrace l'histoire du domaine privé du roi Léopold II de Belgique dans le bassin du fleuve Congo, fondé en 1885 puis cédé au gouvernement belge en 1908. Le livre alterne entre des récits diaboliques sur Léopold et des récits hagiographiques sur trois de ses détracteurs : le militant britannique E.D. Morel, le diplomate britannique Roger Casement et le missionnaire noir américain William Henry Sheppard. Le style narratif est sombre et conspirationniste, depuis les plans initiaux du domaine jusqu'à sa dissolution finale. Tout au long du livre, Hochschild cherche à élever cette histoire au rang des plus grands maux jamais perpétrés par l'Occident à l'encontre du reste du monde.

Deux films documentaires ont été réalisés sur la fable de Hochschild, tous deux travestissant tant l'art que les faits. Mais le pire reste à venir. Une version hollywoodienne dramatisée des réalisateurs américains Ben Affleck et Martin Scorsese, coproduite avec le chanteur et activiste Harry Belafonte, est en préparation depuis 2019. L'histoire du Congo aurait peut-être survécu à un coup de poing californien (Hochschild a effectué toutes ses recherches dans les bibliothèques de cet État et enseigne à Berkeley). Mais une fois que Hollywood s'en mêle, l'histoire en tant que telle devient impossible. Avant que cela n'arrive, mettons les choses au clair et mettons fin à cette forme particulièrement malveillante de pillage impérialiste.

La première et la plus grande tromperie au cœur de King Leopold's Ghost est la tentative d'assimiler l'« État indépendant du Congo » ou EIC (longtemps traduit à tort par « État libre du Congo ») de Léopold au colonialisme occidental. Pourtant, l'EIC était une solution à court terme à l'absence de gouvernement colonial dans le bassin du fleuve Congo. L'accord était simple : Léopold devait ouvrir la région au commerce et éliminer les empires esclavagistes arabes endémiques et les guerres tribales africaines. En échange, il espérait apporter la gloire au peuple belge pour avoir fait ce qu'aucun autre souverain européen n'avait osé faire (un Européen sur trois qui se rendait au Congo mourait, généralement de maladie). La Compagnie n'avait rien à voir avec le gouvernement belge. Dans la mesure où des abus et une mauvaise gestion limités ont eu lieu dans certaines parties de son domaine (voir ci-dessous), cela résultait directement du fait qu'il n'était pas contrôlé par un État européen. Comme l'a insisté Morel lui-même (non cité par Hochschild), « Abstenez-vous de parler du Congo comme d'une colonie belge, évitez d'écrire « mauvaise gestion belge ».

Suivant un schéma de déformation des faits qui se répète sur d'autres questions, Hochschild mentionne d'abord ce fait gênant, puis passe à dire le contraire tout au long du livre. Le fief « n'était en aucun cas partagé avec le gouvernement belge », qui « n'avait aucune autorité légale sur [Léopold] en tant que souverain du Congo », prévient-il les lecteurs. Pourtant, non seulement le sous-titre du livre, mais aussi l'ensemble de l'ouvrage sont truffés de critiques incessantes à l'encontre du colonialisme européen. Le livre montre la « brutalité coloniale » et les « injustices de la domination coloniale » résultant de la « conséquence logique de l'idée même de colonialisme ».

Cette distorsion n'est pas une simple subtilité technique. Il s'agit plutôt du mensonge central de King Leopold's Ghost. À son apogée, l'EIC indépendante ne comptait que 1 500 fonctionnaires administratifs et environ 19 000 policiers et soldats pour une superficie équivalente à un tiers de celle des États-Unis continentaux. De ce fait, elle n'exerçait pratiquement aucun contrôle

sur la plupart des régions, qui étaient entre les mains soit de marchands d'esclaves arabes et de seigneurs de guerre africains, soit de soldats indigènes nominalement employés par des sociétés concessionnaires belges, sans aucun Blanc à des centaines de kilomètres à la ronde. La description que fait Hochschild de l'EIC comme « totalitaire » est bizarre, tout comme son affirmation selon laquelle Léopold exerçait un « cadre de contrôle... sur son immense royaume ». Si seulement cela avait été vrai.

C'est pourquoi les réformateurs congolais comme Morel, au grand dam de Hochschild, prônaient la colonisation allemande ou britannique de la région. Selon Hochschild, qui s'exprime en toute autorité depuis le siège sacré de la Californie moderne, le point de vue de Morel « nous semble surprenant aujourd'hui » et figurait parmi ses « défauts » et ses « limites politiques ». C'est tout le contraire. Dès que les Belges ont colonisé le Congo en 1908, une amélioration miraculeuse a été constatée sur tous les fronts. Cherchant à démystifier le colonialisme, le livre de Hochschild démontre le contraire. C'est le premier et le plus grand mensonge au cœur de King Leopold's Ghost.

La deuxième fausseté, mais la plus visible, est l'affirmation selon laquelle pendant 23 ans, les responsables de l'EIC sur tout le territoire ont parrainé des actions violentes telles que couper les mains pour forcer les autochtones à récolter du caoutchouc, laissant des millions de morts dans une horreur qui devrait être directement comparée à l'Holocauste. Il y a ici une douzaine de petites supercheries, imbriquées les unes dans les autres comme des poupées russes.

Voici les faits. En 1891, six ans après le début de la tentative de création de l'EIC, l'ensemble du projet était au bord de la faillite. Il aurait été facile pour Léopold d'augmenter les recettes en autorisant les importations d'alcool, qui pouvaient être taxées, ou en prélevant des droits sur le nombre de huttes dans chaque village, deux mesures qui auraient nui à la population indigène. Un roi véritablement « cupide », comme le qualifie à plusieurs reprises Hochschild, disposait de nombreuses options fiscales que Léopold n'a pas exercées.

Au lieu de cela, il fit ce que la plupart des autres gouvernements coloniaux et de nombreux gouvernements postcoloniaux en Afrique firent : il imposa une obligation de travail en lieu et place des impôts. Dans une petite partie de la région du haut Congo, il déclara le monopole de l'EIC sur les « produits naturels », notamment le caoutchouc et l'ivoire, qui pouvaient être récoltés dans le cadre de l'obligation de travail pour payer le gouvernement du territoire. De 1896 à 1904, une société de l'EIC et deux sociétés privées ont opéré dans cette région, qui couvrait environ 15 % du territoire et abritait environ un cinquième de la population. Les revenus générés par le caoutchouc ont temporairement sauvé l'EIC, mais seulement jusqu'à ce que les prix du caoutchouc s'effondrent. Néanmoins, la préservation de l'EIC signifiait la préservation de ses interventions vitales contre les maladies, les guerres tribales, l'esclavage et la pauvreté extrême qui avaient tourmenté la région depuis des temps immémoriaux.

Les quotas de caoutchouc imposés aux autochtones dans ces 15 % du territoire étaient appliqués par des soldats autochtones travaillant pour les sociétés ou pour l'EIC elle-même. Dans de nombreuses régions, le caoutchouc était facile à obtenir et les autochtones prospéraient. La station caoutchoutière d'Irengi, par exemple, était connue pour ses entrepôts bien remplis et l'hospitalité de ses habitants, dont les femmes passaient beaucoup de temps à fabriquer des bracelets et où « personne ne manquait jamais un repas », comme le note le soldat de l'EIC George Bricusse dans ses mémoires. Ailleurs, cependant, en l'absence de supervision directe et face à la difficulté d'atteindre les quotas, certains soldats indigènes se livraient à des abus pour forcer la collecte. Bricusse a également mentionné ces zones, en particulier celles où les habitants avaient saboté les stations caoutchoutières avant de s'enfuir vers le Congo français, au nord. Dans de rares cas, les soldats indigènes ont kidnappé des femmes ou tué des hommes pour se venger. Lorsqu'ils se livraient à des escarmouches, ils suivaient parfois les traditions arabes et africaines ancestrales en coupant les mains ou les pieds des soldats tombés au combat pour en faire des trophées, ou pour prouver que les balles qu'ils avaient tirées avaient bien

été utilisées au combat. On ignore combien d'habitants ont péri dans ces affrontements, mais les cas confirmés pourraient porter le nombre de victimes à environ 10 000, un chiffre effroyable.

Ces abus ont été signalés pour la première fois par un missionnaire américain dans le Times de Londres en 1895 et ont rapidement suscité la censure de Léopold : « S'il y a des abus au Congo, nous devons y mettre fin », a-t-il averti les responsables de l'EIC en 1896. « S'ils continuent, ce sera la fin de l'État. » Au cours des dix années suivantes, la réforme de l'industrie du caoutchouc au Congo a monopolisé l'attention de la presse et des législateurs britanniques et américains, sans parler de la Belgique et de l'EIC elle-même, ce qui a conduit à la colonisation officielle de la Belgique en 1908.

Hochschild prend ainsi un problème très limité, involontaire, imprévu et peut-être inévitable de conflit entre autochtones au sujet de la récolte du caoutchouc et le transforme en un « holocauste oublié », pour citer le sous-titre donné à l'édition française de son livre. À l'intérieur de cette grande invention se cachent de nombreuses autres poupées russes perfides.

Tout d'abord, dans ce que l'on pourrait charitablement qualifier d'exemple déroutant de montage créatif, Hochschild reprend le témoignage d'un officier de l'EIC contre la récolte du caoutchouc et le transforme en un appel à commettre des atrocités liées au caoutchouc. Cette petite astuce constitue la pierre angulaire de son argumentation selon laquelle le fait de couper les mains pour le caoutchouc était une « politique délibérée » et « officiellement sanctionnée ». L'auteur de ces propos est Charles Lemaire, premier commissaire du district de l'Équateur, dont les mémoires sont conservées à l'université de Gand. La citation originale est la suivante :

Lorsqu'il fut question de caoutchouc, je m'y refusai et écrivis au gouvernement : « Pour faire du caoutchouc dans le district de l'Équateur, (où aucune préparation n'avait été faite), il faudra couper des mains, des nez et des oreilles, et je ne sais pas que nous ayons chassé les bandits arabes pour nous substituer à eux. »

Ma propre traduction serait la suivante :

Dès que la question du caoutchouc a été soulevée, je me suis fermement opposé et j'ai écrit au gouvernement : « Nous devons couper des mains, des nez et des oreilles si nous voulons récolter du caoutchouc dans le district de l'Équateur (où aucun préparatif n'avait été fait). Et je ne pense pas que nous ayons chassé les bandits arabes pour prendre leur place. »

Comme l'a même noté l'historien anti-Léopold Daniel Vangroenweghe, Lemaire, comme la plupart des fonctionnaires de l'EIC, n'était ni disposé ni capable de mener une récolte systématique du caoutchouc : « Il n'avait pas le temps et il comprenait que cela ne fonctionnerait pas sans recourir à la force. » Hochschild, cependant, modifie de manière créative la citation pour dire le contraire :

Dès qu'il a été question de caoutchouc, j'ai écrit au gouvernement : « Pour récolter le caoutchouc dans le district... il faut couper les mains, le nez et les oreilles.

Il s'agit là d'un acte de malhonnêteté tellement irresponsable qu'on ne peut que s'en étonner. Passons à la supercherie suivante. Le plus mémorable pour les lecteurs est sans doute la reproduction par Hochschild de photographies mises en scène prises par la missionnaire anglaise Alice Seeley Harris et fournies à la campagne anti-Léopold par l'intermédiaire du missionnaire anglais John Weeks. Les missionnaires savaient que montrer ces fausses photos lors de « spectacles de lanternes » dans les salles communautaires britanniques attirait davantage l'attention et les dons que leurs récits détaillés sur le cannibalisme et la maladie du sommeil qui ravageaient leurs régions. Hochschild ne dit pas au lecteur que les photos sont mises en scène, ni n'explique que les personnes aux mains coupées étaient victimes de gangrène, de vendettas tribales ou de cannibalisme, sans aucun rapport avec le caoutchouc. Sur la plus célèbre de ces photos, un homme que Seeley a fait asseoir sur la véranda de sa mission, les mains et les pieds coupés devant lui, la légende originale donnée par Morel est la suivante : « Sala de Wala et les

restes de sa fille de cinq ans ; sa femme et son enfant ont été dévorés par les soldats du roi lors d'un festin cannibale. »

Jusqu'à Hochschild, personne n'avait suggéré que la fillette ou sa mère avaient été tuées pour du caoutchouc, mais seulement que l'EIC n'avait pas réussi à contrôler les habitudes alimentaires de ses citoyens. Hochschild, cependant, légende la photo ainsi : « Nsala, du district de Wala, regardant la main et le pied coupés de sa fille de cinq ans, Boali, victime de la milice de l'Anglo-Belgian India Rubber Company (A.B.I.R.). »

C'est comme dire qu'une personne tuée par un employé de Boeing est « une victime du syndicat de Boeing ». C'est tout simplement de la supercherie.

Troisièmement, en tant que militant autoproclamé des droits de l'homme, on peut pardonner à Hochschild son ignorance en matière d'économie. Mais comme c'est la pierre angulaire de son récit, c'est un autre mensonge qui mérite d'être corrigé. L'important excédent commercial de l'EIC (plus de marchandises physiques sortant que rentrant) s'expliquait par le fait que pratiquement aucun des revenus provenant des marchandises vendues en Europe n'était renvoyé pour payer la main-d'œuvre, qui était « rémunérée » en tant que satisfaction de l'obligation de travail de l'EIC. Au lieu de cela, les revenus servaient à financer l'administration européenne, les infrastructures et les services commerciaux au Congo, ainsi que les bénéficiaires qui étaient placés en Belgique (un déficit global des paiements). Que Hochschild affirme que les Africains ne recevaient « que peu ou rien » en échange des marchandises qu'ils produisaient parce que moins de marchandises étaient envoyées en Afrique témoigne d'une ignorance économique stupéfiante. C'est comme dire que les porte-conteneurs vides qui retournent en Chine depuis le port de Long Beach aujourd'hui montrent que les travailleurs chinois sont payés « peu ou rien ».

Quatrièmement, le grand titre du livre, une véritable exagération, est l'affirmation de Hochschild selon laquelle la population du Congo a diminué de 50 %, soit 10 millions de personnes, sous le règne de Léopold. Selon lui, l'EIC aurait provoqué un « dépeuplement » et un « massacre » « aux proportions génocidaires » en raison de sa quête de profits dans le secteur du caoutchouc. En réalité, les estimations les plus fiables à ce jour suggèrent que la population générale du Congo a légèrement augmenté pendant l'ère de l'EIC et que les décès attribuables aux abus limités dans les zones de production de caoutchouc ont été largement compensés par les vies sauvées et créées grâce aux interventions directes de l'EIC dans d'autres domaines. Même si nous pouvons convenir que toute vie perdue à cause d'une violence insensée et d'une gouvernance négligente mérite toujours et partout d'être condamnée, le régime de Léopold a été une réussite monumentale en matière de sauvetage et de promotion des vies noires.

Comment Hochschild a-t-il pu se tromper à ce point ? Il était très motivé dès le départ pour « trouver » un génocide car, comme il le note, son projet a commencé par la lecture de l'affirmation de l'humoriste américain Mark Twain selon laquelle huit à dix millions de personnes étaient mortes dans l'EIC. Mais aucun chercheur n'a jamais porté une telle accusation. Sa source était un chapitre de l'ethnologue belge Jan Vansina, citant ses propres travaux sur le déclin démographique dans toute l'Afrique centrale au cours du XIXe siècle, qui ne comprenait que ce qui est devenu les régions nord de l'EIC. Quoi qu'il en soit, la source de Vansina était une étude de Harvard de 1928 qui citait une affirmation belge de 1919 selon laquelle « dans certaines régions », la population avait diminué de moitié, mais la citait afin d'affirmer qu'elle était presque certainement fausse.

Le premier recensement basé sur un échantillon correct n'a été réalisé qu'en 1949, de sorte que les démographes doivent reconstituer les totaux de population à partir de données microéconomiques sur l'approvisionnement alimentaire, les modes d'établissement, le nombre de villages, les registres de naissance, etc. Les modèles les plus sophistiqués élaborés par des démographes français et belges suggèrent une population comprise entre 8 et 11 millions d'habitants en 1885 et entre 10 et 12 millions en 1908. Le Belge Jean-Paul Sanderson, utilisant une méthode de projection rétrospective par cohortes d'âge, a constaté une légère baisse, passant

de 10,5 millions en 1885 à 10 millions en 1910. Cette évolution estimée de la population totale, déterminée par l'évolution des taux de natalité et de mortalité sur une période de 25 ans, représente une baisse nette annuelle négligeable de la population.

Même en considérant que l'estimation pessimiste de Sanderson est correcte, cela signifie-t-il que le règne de Léopold a « tué » 500 000 personnes ? Bien sûr que non, car outre la personnalisation erronée des changements démographiques à long terme, les régions productrices de caoutchouc, comme mentionné précédemment, ont connu à la fois des augmentations et des baisses de population. Même dans ces dernières, comme la région productrice de caoutchouc de Bolobo, dans le cours inférieur du fleuve Congo, le déclin démographique était le résultat des brutalités commises par des chefs indigènes indépendants et a pris fin avec l'arrivée d'un officier de l'Etat Indépendant du Congo. De manière plus générale, la stabilité et la paix imposée par l'EIC ont entraîné une augmentation des taux de natalité à proximité des centres de la Compagnie, comme à la mission catholique sous la protection de la Compagnie à Baudouinville (aujourd'hui Kirungu). Le déclin démographique a touché les zones échappant au contrôle effectif de la Compagnie. Les modestes gains démographiques résultant des interventions de la Compagnie ont été largement compensés par toute une série de facteurs totalement indépendants, dont les plus importants étaient, par ordre d'importance : la traite des esclaves, la maladie du sommeil, les guerres intertribales, d'autres maladies endémiques (variole, bérubéri, grippe, fièvre jaune, pneumonie, dysenterie, tuberculose, fièvre typhoïde et maladies vénériennes), le cannibalisme et les sacrifices humains.

Hochschild sait en quelque sorte qu'il sera critiqué pour cela, et avance donc l'argument fallacieux selon lequel « bien que le meurtre pur et simple n'ait pas été la principale cause de décès », le facteur déterminant le plus important des tendances démographiques sur l'ensemble du territoire était la « recherche et l'utilisation » de main-d'œuvre pour le caoutchouc et d'autres entreprises surnoisées comme la construction de chemins de fer. Encore une fois, cela est tout simplement indéfendable et n'a jamais été avancé par aucun universitaire réputé. Plus encore, c'est une insulte aux Congolais qui ont combattu aux côtés de l'EIC contre les tyrans et les esclavagistes indigènes. Comme l'a fait remarquer l'anthropologue Michael Singleton : « La condition des populations africaines résultait principalement des stratégies démographiques de ceux dont la vie était en jeu, et non des interventions, bien ou mal intentionnées, des étrangers. »

Comment Hochschild a-t-il pu se tromper à ce point ?

Pourquoi Hochschild a-t-il accordé autant d'importance à des données manifestement erronées sur les pertes humaines causées par l'EIC ? Nous arrivons ici à l'horreur qui est au cœur du canular de King Hochschild : sa tentative d'assimiler l'EIC aux nazis et à la mémoire sacrée de l'Holocauste. Tout au long du livre, il fait un usage écœurant, voire révoltant, des comparaisons avec l'Holocauste et Auschwitz. Cela révèle en partie une insécurité quant à sa thèse principale et la conscience qu'un moyen de faire taire les critiques est de jouer sur le fait que personne ne veut être qualifié de négationniste. Alors que nous savons « combien de Juifs les nazis ont mis à mort », il menace les lecteurs en insistant sur le fait qu'une telle précision concernant l'EIC est de mauvais goût. Vous êtes prévenus !

La stratégie fonctionne. Dans sa critique de Léopold II : Un Roi Génocidaire ?, ouvrage publié en 2005 par l'historien belge Michel Dumoulin pour défendre l'EIC, le professeur émérite de l'université de Boston Edouard Bustin écrit avec malveillance : « Dumoulin mène une bataille futile – et quelque peu déplaisante – qui ne peut que rappeler les versions révisionnistes de l'Holocauste. »

Les autres mensonges et déformations qui composent le canular du roi Hochschild découlent tous des problèmes susmentionnés. Le plus remarquable est peut-être que le livre ne

traite pas vraiment de l'histoire de l'EIC. L'activité centrale qui a justifié, motivé, absorbé et finalement vaincu l'EIC est absente : la lutte contre la traite négrière afro-arabe. Cela revient à écrire une histoire des 68 années de colonisation du Kenya qui se limiterait aux huit années de la campagne de contre-insurrection des Mau Mau.

Une fois encore, Hochschild mentionne avec lassitude les efforts déployés dès le début pour mettre fin à l'esclavage, mais uniquement pour les qualifier de « douteux » en raison de l'implication antérieure des Européens dans la traite négrière. Il se moque des campagnes menées par l'EIC contre les « ignobles » esclavagistes, comme s'il s'agissait de nobles proto-nationalistes, et il flatte le célèbre esclavagiste Tippu Tip, le qualifiant de « beau, barbu, solidement bâti », ainsi que de « rusé » et « ingénieux », doté d'un « sens aigu de l'administration ».

La Belgique n'avait aucun antécédent dans le commerce des esclaves, ni dans celui des esclaves africains. Léopold pouvait lutter contre l'esclavage sans aucune hypocrisie, même du type ahistorique avancé par Hochschild. Et c'était l'esclavage, et non les exploitations de caoutchouc, que les observateurs contemporains considéraient comme la plus grande menace pour le peuple congolais. La missionnaire Fanny Emma Fitzgerald Guinness a été autorisée à visiter un fort arabe où étaient détenus des esclaves en 1890. Elle y a vu « des rangées et des rangées de corps nus et sombres, entrecoupées çà et là par les robes blanches des ravisseurs » dans un enclos contenant 2 300 âmes. Elle a estimé que pour chaque esclave finalement vendu, sept mouraient soit lors des raids, soit dans les camps, soit pendant leur transport vers l'océan Indien. En 1892, un commerçant belge et toute sa caravane composée de six Européens et de quarante porteurs ont été décapités par un voyou contrôlé par le célèbre esclavagiste et seigneur de guerre Msiri, qui a demandé que leurs têtes lui soient rendues afin de décorer son enceinte. Le commerçant avait tenté de persuader Msiri et d'autres tyrans locaux de vendre leur ivoire à son entreprise, qui pouvait le transporter par voie fluviale, rendant ainsi inutile le recours à des esclaves.

Le missionnaire noir américain George Washington Williams, en visite en 1890, nota « les crimes les plus révoltants » commis par les indigènes : « Des mains, des pieds et des membres humains, fumés et séchés, sont proposés et exposés à la vente dans de nombreux marchés des villages indigènes. De l'embouchure du fleuve Lomami aux chutes Stanley, il y a treize camps arabes armés ; et dans ceux-ci, j'ai vu de nombreux crânes d'esclaves assassinés suspendus à des poteaux, et au-dessus de ces camps flottait leur drapeau rouge sang. » Curieusement, Hochschild cite le témoignage de Williams contre les pratiques indigènes pour critiquer l'EIC d'être insuffisamment vigoureuse dans ses tentatives de gouverner le territoire. Pile, je gagne, face, tu perds.

Comme le suggère cette erreur logique, une réponse proportionnée et justifiée au fléau de la traite négrière exigeait des efforts considérables de la part de l'EIC pour recruter et nourrir des soldats, vider les villages des régions sujettes aux raids esclavagistes, établir des postes militaires et administratifs, et poursuivre les armées d'esclaves jusqu'à la mort. « Accommoder les marchands d'esclaves arabes serait un crime », écrivait en 1892 le capitaine de l'EIC, Jules Jacques de Dixmude, qui deviendra plus tard un héros de la Première Guerre mondiale.

En ramenant son bateau trop vigoureusement dans la direction de l'EIC, Hochschild transpose les efforts de la Compagnie contre l'esclavage en efforts cruels pour le caoutchouc. Le lecteur est amené à croire que tous les conflits qu'il documente concernent la recherche du caoutchouc, et non la lutte contre l'esclavage (ou les vendettas inter-tribales). Un exemple parmi tant d'autres, particulièrement flagrant, suffira.

Hochschild décrit Léon Fiévez, fonctionnaire de la Compagnie britannique des Indes orientales, comme un « sadique » qui « terrorisait » la région riche en caoutchouc de l'Équateur où il était commissaire. Sa source est George Bricusse, mentionné ci-dessus. Bricusse n'a passé que trois ans au Congo avant de mourir de la typhoïde ou du paludisme, ce qui était courant pour l'EIC, où le taux de mortalité annuel des soldats européens était de 20 %. Dans l'incident de 1894

évoqué, Fiévez raconte à Bricusse ses tentatives désespérées pour nourrir ses soldats tout en combattant les seigneurs esclavagistes de la région. Il n'est pas fait mention du caoutchouc, car cet endroit en contenait peu. En revanche, le commerce des esclaves est florissant et Bricusse note sa dévastation partout. Fiévez était arrivé quelques jours plus tôt et avait négocié avec les chefs locaux. Ceux-ci avaient accepté de fournir de la nourriture à ses soldats contre paiement. Ils sont ensuite revenus sur leur parole et se sont enfuis dans la forêt. Fiévez a envoyé ses troupes à leur poursuite et, au cours des combats qui ont suivi, 100 soldats des chefs ont été tués. Après cela, les chefs ont tenu leur promesse.

« Face à leur mauvaise volonté manifeste, je les combats », explique Fiévez à Bricusse. « Un exemple a suffi : cent têtes coupées, et depuis, la station est bien approvisionnée. » Hochschild a expurgé la cause du combat et laisse entendre que « eux » sont des villageois malheureux qui n'ont pas livré leur caoutchouc. Il a également supprimé le contexte. Fiévez a raison de dire que ces cent morts au combat ont sauvé la vie de ses 500 soldats qui étaient au bord de la famine. Plus généralement, ces 500 soldats éliminent un commerce qui coûte la vie à des milliers de personnes chaque année dans le district. Comme l'explique Fiévez dans la phrase intermédiaire (supprimée par Hochschild) : « L'esclavage existe toujours à grande échelle. Cependant, il est très difficile de l'éradiquer. Certaines populations vont même jusqu'à déterrer les cadavres pour les manger. Des sacrifices ont encore lieu à la mort d'un chef ou sur les conseils des sorciers. »

Les motivations éditoriales de Hochschild sont claires. Il veut mettre en avant la citation suivante de Fiévez : « Mon objectif est avant tout humanitaire. » Nous sommes censés lever les yeux au ciel avec un mépris complice. Si nous connaissons toute l'histoire, nous nous sentirons plutôt manipulés par Hochschild. Il s'avère que Fiévez était un humanitaire et que ses actions étaient justifiées.

Prenez l'exemple de Fiévez, multipliez-le par deux douzaines, et vous aurez une bonne idée du fonctionnement du canular du roi Hochschild.

L'espace qui m'est alloué s'amenuise, mais je me dois de souligner trois autres aspects du baratin qu'est Le fantôme du roi Léopold, qui, bien que moins centraux, sont plus révélateurs des arts obscurs pratiqués.

Hochschild s'efforce de convaincre le lecteur que tous ceux qui s'opposaient à l'EIC étaient bons, qu'il s'agisse de marchands d'esclaves brutaux, de cannibales invétérés, de prêtres fétichistes ou de seigneurs de guerre pratiquant le nettoyage ethnique. Son traitement de la rébellion de 1895 menée par des soldats indigènes dans un camp militaire nommé Luluabourg, dans la savane méridionale, s'efforce de présenter les rebelles comme de nobles sauvages aspirant à la liberté et au retour à la vie pastorale. Dans son récit, le commandant belge Mathieu Pelzer était un « tyran » qui « utilisait ses poings » et qui a donc reçu son châtiment au petit-déjeuner, un couteau planté dans la gorge. En réalité, Pelzer n'avait rien à voir avec cela. Les rebelles étaient d'anciens soldats d'un roi esclavagiste noir. L'EIC les avait amenés dans le camp sud pour les réintégrer comme soldats du gouvernement. Mais la perte de leurs prérogatives royales leur permettant de se prostituer, de voler et de mutiler les a poussés à se rebeller. Le groupe n'a jamais dépassé les 300 membres (Hochschild estime qu'il en comptait 2 500) et s'est éteint dans les jungles du nord en 1897, une bande criminelle hétéroclite tombée en désuétude.

Cet exemple flagrant de « méchants Belges, gentils indigènes » est le fondement conceptuel du canular du roi Hochschild. Et cela se répercute sur ce qui, pour la plupart des lecteurs, est l'impact imaginatif durable du livre, à savoir avoir donné un visage belge méchant à Mistah Kurtz, le fantôme qui tire le bateau à vapeur de Marlow sur le fleuve Congo dans la nouvelle de Joseph Conrad, Au cœur des ténèbres, publiée en 1902. Comme des générations de professeurs d'anglais, Hochschild a mal interprété le livre comme une condamnation du colonialisme, ce qui est difficile à concilier avec ses déclarations ouvertement pro-coloniales et le fait que les indigènes « adorent » Kurtz après sa mort.

Conrad a travaillé pendant six mois pour une compagnie de transport de marchandises de l'EIC en 1890, dont trois semaines à bord d'un bateau à vapeur remontant le fleuve jusqu'à l'actuelle Kisangani. Le roman ne mentionne pas le caoutchouc, car Conrad s'y trouvait cinq ans avant le début de sa culture. Kurtz est un négociant en ivoire. Ainsi, quelles que soient les sources utilisées par Conrad lorsqu'il a commencé à travailler sur Au cœur des ténèbres en 1898, ses expériences personnelles n'auraient tout au plus ajouté que quelques touches de couleur et de contexte. Hochschild n'en croit rien et insiste sur le fait que Conrad « a vu les prémices de la frénésie du pillage et de la mort », qu'il a ensuite « consignées » dans Au cœur des ténèbres. Les brutalités commises par les Blancs dans le film Apocalypse Now, sorti en 1979, s'inspirent du roman, affirme Hochschild, car Conrad « avait tout vu, un siècle plus tôt, au Congo ». Dans un autre exemple de chronologie créative, Hochschild cite une citation qui, selon lui, aurait inspiré le célèbre graffiti de Kurtz, « Exterminez toutes les brutes ! ». Cette citation a été rendue publique pour la première fois lors d'un débat législatif belge en 1906. Quelle que soit son authenticité, elle ne pouvait pas être une source pour un livre publié en 1902.

Vous direz qu'il s'agit là d'une simple chicane. L'essentiel est que Conrad a décrit de manière réaliste les atrocités commises par les Belges au Congo. Hochschild souhaite certainement que tel ait été l'objectif de Conrad. Il reprend une vieille théorie selon laquelle Kurtz s'inspire de Léon Rom, officier de l'EIC, que Conrad « aurait rencontré » en 1890 et dont il aurait « presque certainement » entendu parler en 1898. Les visiteurs ont remarqué que le jardin de Rom était décoré de crânes polis enfouis dans le sol, les nains de jardin du Congo à l'époque. Mais dans l'enceinte de Kurtz, il n'y a pas de crânes enfouis dans le sol, mais plutôt des « têtes sur des pieux » fraîchement coupées qui « semblaient dormir au sommet de ce poteau ». Comme le souligne le chercheur britannique Johan Adam Warodell, aucun des « prototypes exclusivement européens » de Kurtz avancés par les professeurs et historiens engagés n'a suivi ce mode indigène d'aménagement paysager. En revanche, des dizaines de récits sur les seigneurs de guerre et les esclavagistes africains au Congo, publiés avant 1898, décrivent des têtes en décomposition, empalées sur des poteaux (« une vaste zone délimitée par une clôture en herbe, attachée à de hauts poteaux, dont le sommet était orné de crânes souriants en décomposition », comme le rapporte un récit de 1888).

Loin d'être « l'une des condamnations les plus cinglantes de l'impérialisme [européen] dans toute la littérature », comme l'affirme Hochschild, Au cœur des ténèbres est l'une des condamnations les plus cinglantes de l'absence d'impérialisme européen dans toute la littérature. Kurtz est un symbole des horreurs précoloniales du Congo, horreurs auxquelles l'EIC, bien que de manière sporadique, mettait fin.

Vous pouvez ne pas être d'accord, et n'hésitez pas à consulter les archives et les documents exhaustifs qui ont été conservés et qui alimentent constamment les critiques mondiales de l'EIC. Hochschild reprend la légende urbaine selon laquelle Léopold aurait brûlé tous les documents de l'EIC, « faisant tout son possible pour effacer toute preuve potentiellement incriminante ». C'est tout le contraire : Léopold était fier de l'EIC et a fait tout son possible pour laisser derrière lui des archives exhaustives. Le témoignage de son aide de camp cité par Hochschild au sujet de « l'incinération des archives de l'État » et de la transformation « de la plupart des archives de l'État du Congo en cendres » était un malentendu : ce que l'aide de camp a vu brûler, c'étaient des papiers abîmés et illisibles parmi les milliers de documents ramenés dans des caisses du Congo en 1908. Léopold a laissé derrière lui 14 malles remplies de ses lettres personnelles et de ses états financiers. Tout était soigneusement catalogué dans « une vaste pièce qui ressemblait à un bureau de poste », se souvient l'aide de camp. Une partie de ces documents a disparu dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale avant de réapparaître dans le sous-sol d'une maison en 1983. L'année dernière, des chercheurs du Musée royal de l'Afrique centrale qui travaillent sur les archives de l'EIC ont publié un nouveau livre, intitulé *The Congo Free State: What Could Archives Tell Us?*

On peut toutefois se demander si Léopold aurait dû brûler toutes les archives de l'EIC, compte tenu des manœuvres malveillantes pratiquées par Hochschild et d'autres comme lui. Malgré toutes nos convictions modernistes en matière de vérité, de preuves, de logique et d'équité, nous avons peut-être atteint un point de non-retour dans l'écriture de l'histoire, où les progressistes modernes s'attaquent aux archives historiques avec une malveillance préméditée, nous laissant plus stupides qu'avant la naissance de ce mouvement dans les années 1960, lorsque Hochschild, alors âgé d'une vingtaine d'années, manifestait contre la guerre du Vietnam et tout le reste.

C'est aux générations futures qu'il appartiendra de recoloniser l'histoire en utilisant les précieuses ressources intellectuelles des Lumières. D'ici là, nous ferions bien de lutter contre les chefs de guerre progressistes comme Hochschild qui asservissent les peuples anciennement colonisés dans des récits victimaires déformés qui les privent de leur libre arbitre, tout en maintenant l'homme blanc au premier plan.

Cet article est paru dans le numéro de mai/juin 2023.

À propos de l'auteur

Bruce Gilley

Bruce Gilley est professeur de sciences politiques à la Mark O. Hatfield School of Government de l'université d'État de Portland.